JEAN-PIERRE POIRIER

Bernard Palissy

Le Secret des émaux

Pygmalion

Extrait de la publication

BERNARD PALISSY

Le Secret des émaux

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Antoine Laurent Lavoisier, théoricien et praticien de l'économie. Thèse de doctorat de Sciences Économiques, Université Panthéon-Assas, Paris II. Atelier national de reproduction des thèses, 1993.

Antoine Laurent Lavoisier, *1743-1794*. Paris, Pygmalion-Gérard Watelet, 1993.

Marat, homme de science ? En collaboration avec J.-F. Lemaire, sous la direction de Jean Bernard. Paris, Les Empêcheurs de Penser en Rond, 1993.

Lavoisier, Chemist, Biologist, Economist. Traduit par Rebecca Balinski. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1996.

De la situation du Trésor public au 1er juin 1791, par les Commissaires de la Trésorerie nationale (Condorcet, Lavoisier, de Vaines, Dutremblay, Rouillé de l'Étang, Cornut de la Fontaine.). Paris, Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 1997.

Turgot, Laissez-faire et progrès social. Paris, Perrin, 1999.

Histoire des Femmes de Science, en France, du Moyen Âge à la Révolution. Paris, Pygmalion, 2002.

La Science et l'Amour, Madame Lavoisier. Paris, Pygmalion, 2004.

Comar et Cie, Histoire d'une famille de pharmaciens (1887-1981). Paris, Philippe Rey, 2004.

La véritable Jacqueline Auriol. Paris, Pygmalion, 2005.

Ambroise Paré (1510-1590). Paris, Pygmalion, 2005.

Marie Curie et les conquérants de l'atome, 1896-2006. Paris, Pygmalion, 2006.

Extrait de la publication

JEAN-PIERRE POIRIER

BERNARD PALISSY

Le Secret des émaux

Pygmalion

Extrait de la publication

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2008 Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0087-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

« Sans avoir égard que je n'avais nulle connaissance des terres argileuses, je me mis à chercher les émaux comme un homme qui tâte en ténèbres. Sans avoir entendu de quelles matières se faisaient les dits émaux, je pilais en ces jours-là de toutes les matières que je pouvais penser qui pourraient faire quelque chose. »

Bernard Palissy, « De l'art de terre, de son utilité, des émaux et du feu »,
Discours admirables, Paris,
Martin le Jeune, 1580

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Bernard Palissy, natif du diocèse d'Agen en Aquitaine, inventeur des rustiques figulines, ou poteries du Roi et de la Reine sa mère, Philosophe naturel et homme d'un esprit merveilleusement prompt et aigu. Il a écrit quelques traités touchant l'Agriculture ou labourage. Il florit à Paris, âgé de soixante ans et plus, et fait leçons de sa science et profession. »

François La Croix du Maine (1552-1586)

« Ce fut lors que l'on vit les lions s'embraser
« Et chasser, barriqués, leur Nabucadnezer [Henri III],
« Qui, à son vieil Bernard, remontra sa contrainte
« De l'exposer au feu si mieux n'aimait, par feinte,
« S'accommoder au temps. Le vieillard chevelu
« Répond : « Sire, j'étais en tout temps résolu
« D'exposer sans regret la fin de mes années,
« Et ores les voyant en un temps terminées
« Où mon Roi dit : « Je suis contraint », ces voix
« M'ôteraient de mourir le deuil, si j'en avais,
« Or vous, et tous ceux-là qui vous ont pu contraindre
« Ne me contraindrez pas, car je ne sais pas craindre
« Puisque je sais mourir. » La France avait métier
« Que ce potier fut roi, que ce roi fut potier.

Théodore Agrippa d' Aubigné (1552-1630)

Extrait de la publication

« Je vais parler d'un Français qui fait grandement honneur à sa patrie, et qui peut montrer l'excellence de certains esprits qui s'y trouvent, lesquels, lorsqu'ils se veulent adonner à quelque étude particulière, n'ont pas besoin de rien emprunter ailleurs. Celui que je mets sur les rangs est Bernard Palissy, homme rare mais peu connu, que parmi les très curieux. Il a composé un livre en langue française dans lequel il fait la leçon à plusieurs philosophes grecs et latins, sans avoir jamais vu leurs œuvres, ayant trouvé par expérience et par son jugement la raison de plusieurs choses naturelles auparavant cachées. [...] Il est merveilleux que cet homme soit parvenu à ces connaissances diverses par la seule force de son raisonnement, appuyé de quelques expériences qu'il avait faites, et que, là-dessus, il ait osé avancer des propositions toutes nouvelles. »

Charles Sorel (1600-1674)

« C'est une chose bien singulière que de voir un artisan sans lettres et sans culture s'énoncer de la manière la plus claire et la plus énergique sur des matières le plus souvent très abstraites et très compliquées, faire usage des termes les plus propres et du plus heureux choix ; écrire constamment du ton le plus naturel et le plus capable d'instruire en inspirant de l'intérêt ; finir souvent par nous offrir une suite de tableaux qui caractérisent le grand peintre. »

Faujas de Saint-Fond (1741-1819)

« Un potier de terre, qui ne savait ni latin, ni grec, fut le premier, vers la fin du XVI^e^ siècle, qui osa dire dans Paris et à la face de tous les docteurs que les coquilles fossiles étaient de véritables coquilles déposées autrefois par la mer

Extrait de la publication

dans les lieux où elles se trouvaient alors ; que des animaux, et surtout des poissons, avaient donné aux pierres figurées toutes leurs différentes figures, et il défia hardiment toute l'école d'Aristote d'attaquer ses preuves. C'est Bernard Palissy, saintongeais, aussi grand physicien que la Nature seule en puisse former un. »

Buffon (1707-1788)

« Il y a plus de cent quarante ans qu'un auteur français, qui semblait se faire gloire d'ignorer le grec et le latin, a indiqué un grand nombre d'endroits du royaume où des coquilles sont ensevelies. Je veux parler de Bernard Palissy, dont je ne voudrais pas adopter toutes les idées, mais dont j'aime extrêmement l'esprit d'observation et la netteté de style. Je suis peu touché de la littérature qui lui manquait, mais je ne puis m'empêcher de regretter qu'il ait été obligé de faire des pots et de chercher l'art de faire de la faïence pour subsister et faire subsister sa famille. »

Réaumur (1683-1757)

« Ces feuilles éparses, longtemps oubliées, enfin recueillies, forment deux volumes, véritables trésors de sagesse humaine, de piété divine, de génie éminent, de naïveté, de force et de couleur de style. Il est impossible, après les avoir lus, de ne pas proclamer ce pauvre ouvrier d'argile un des plus grands écrivains de la langue française. Montaigne ne le dépasse pas en liberté, Jean-Jacques Rousseau en sève, La Fontaine en grâce, Bossuet en énergie lyrique. Il rêve, il médite, il pleure, il décrit et il chante comme eux. »

Lamartine (1790-1869)

Extrait de la publication

« Pendant cette soirée, l'esprit de madame de Bargeton fit de grands ravages dans ce qu'elle nommait les préjugés de Lucien. À l'entendre, les hommes de génie n'avaient ni frères ni sœurs, ni pères ni mères ; les grandes œuvres qu'ils devaient édifier leur imposaient un apparent égoïsme, en les obligeant de tout sacrifier à leur grandeur. Si la famille souffrait d'abord des dévorantes exactions perçues par un cerveau gigantesque, plus tard elle recevrait au centuple le prix des sacrifices de tout genre exigés par les premières luttes d'une royauté contrariée, en partageant les fruits de la victoire. Le génie ne relevait que de lui-même ; il était seul juge de ses moyens, car lui seul connaissait la fin : il devait donc se mettre au-dessus des lois, appelé qu'il était à les refaire ; d'ailleurs, qui s'empare de son siècle, peut tout prendre, tout risquer, car tout est à lui. Elle citait les commencements de la vie de Bernard de Palissy, de Louis XI, de Fox, de Napoléon, de Christophe Colomb, de César, de tous les illustres joueurs, d'abord criblés de dettes ou misérables, incompris, tenus pour fous, pour mauvais fils, mauvais pères, mauvais frères, mais qui, plus tard, devenaient l'orgueil de la famille, du pays, du monde. »

Honoré de Balzac (1799-1850)

« Un poisson cuit au court-bouillon était apporté dans un long plat en terre, où, comme il se détachait en relief sur des jonchées d'herbes, bleuâtre, infrangible, mais contourné encore d'avoir été jeté vivant dans l'eau bouillante, entouré d'un cercle de coquillages, d'animalcules satellites, crabes, crevettes et moules, il avait l'air d'apparaître dans une céramique de Bernard Palissy. »

Marcel Proust (1871-1922)

PRÉFACE

En 2010, la France célébrera le cinq centième anniversaire de la naissance d'un inconnu célèbre : il s'appelle Bernard Palissy. Les plus jeunes ne le connaissent pas du tout. Les aînés, évoquant leurs souvenirs scolaires, racontent la scène où on le voit brûler son plancher pour entretenir le feu dans son four de potier. Et tous passent devant le petit jardin au chevet de l'église de Saint-Germain-des-Prés sans y voir la statue du premier céramiste français. « Quant à la perception qu'en ont les céramistes d'aujourd'hui, elle est surprenante : très peu ont lu ses ouvrages, rares sont ceux qui ont une fois au moins tenté de voir ses œuvres de près, et encore plus rares sont ceux que cet art n'a pas rebutés. Chacun, cependant, le revendique comme héros et saint patron ! » [1]

Palissy est pour une large part responsable de cet état de choses. Faute d'avoir créé une école, il est tombé dans l'oubli le plus total pendant près de cinq siècles. Lui-même, si prolixe

1. Jean Girel, « Palissy le contemporain », in *Collection céramique 1992-2002*, Saint-Avit-Lacapelle-Biron : Les Amis de Bernard Palissy, 2002, p. 16.

quand il décrivait les difficultés rencontrées dans son art, a été avare de détails sur ses origines, son éducation, sa vie personnelle. Quant aux contemporains qui ont parlé de lui, bien peu l'ont vraiment connu ; et leurs témoignages sont souvent postérieurs à sa mort, ou, comme celui d'Agrippa d'Aubigné, magnifiés par la volonté de célébrer son engagement dans la religion réformée.

Au XVIII^e^ siècle, la réédition de ses textes scientifiques par Faujas de Saint-Fond et les commentaires élogieux de Jussieu, de Fontenelle, de Réaumur, ont un moment éveillé la curiosité de Cuvier, de Geoffroy Saint-Hilaire, de Buffon, qui ont alors vu en lui le créateur de l'agronomie et de la géologie modernes. Au siècle suivant, Lamartine a vanté son talent d'écrivain, le comparant à Montaigne, Rousseau, La Fontaine et Bossuet. Et Balzac l'a dépeint à travers le personnage de David Séchard.

À la fin du siècle, des travaux menés dans le jardin des Tuileries ayant révélé les vestiges d'un atelier de céramiste, le mythe de Palissy s'est transformé et les biographes lui ont alors attribué la quasi-totalité de la céramique de luxe produite en France au XVI^e^ siècle. L'engouement des collectionneurs, en particulier aux États-Unis, pour les pièces à décor rustique a bientôt suscité de nombreuses vocations de disciples et d'imitateurs, comme Charles Avisseau à Tours, Georges Pull et Victor Barbizet à Paris, Alfred Renoleau à Angoulême.

L'abondance de leur production a pourtant fini par lasser et la céramique émaillée est retombée dans l'oubli. C'est seulement la révélation des céramiques de Chine et du Japon aux Expositions universelles de Paris de 1867 et de 1878 qui a réveillé l'intérêt des artistes pour cet art. Gauguin dès 1886, puis les céramistes de l'Art Nouveau et de l'Art Déco, et enfin Picasso à partir de 1946, ont alors été les artisans d'une révolution esthétique.

Au début des années quatre-vingt, le souvenir de Palissy commençait à s'évanouir dans les brumes d'une Renaissance mythique. On soupçonnait qu'un grand nombre de céramiques à lui attribuées étaient en fait l'œuvre d'imitateurs, que la grotte émaillée commandée par Anne de Montmorency pour

les jardins du château d'Écouen n'avait jamais vu le jour, qu'il ne restait rien de celle construite pour Catherine de Médicis au jardin des Tuileries, que ses projets de *jardin délectable* aux neuf pavillons et de *ville forteresse* n'étaient que des utopies. On contestait ses thèses scientifiques, trop souvent empruntées à des contemporains ou affaiblies par son entêtement à les faire concorder avec la Bible. Des esprits irrespectueux se demandaient même si le mythe palisséen correspondait à une quelconque réalité, les rares détails biographiques fournis par l'artiste relevant parfois de « l'automythographie [1] ». Le personnage – comme le Robinson Crusoé de Daniel Defoe, ou comme Emmet Ray, le guitariste de jazz rival de Django Reinhardt inventé par Woody Allen – n'était-il, après tout, qu'une création littéraire ?

Ce sont les fouilles archéologiques réalisées en 1985 et 1986 dans la cour du Carrousel lors des travaux du Grand Louvre qui, en mettant à jour l'atelier de Palissy, son four à émailler, ses moules en plâtre et en terre cuite, et 8 000 fragments de céramique émaillée caractéristiques de sa production, ont établi de façon formelle sa présence en ces lieux et renouvelé complètement notre vision de sa vie et de son œuvre.

Les historiens de l'art savent désormais authentifier parmi les *rustiques figulines* celles qui sortent vraiment de son atelier ; leur nombre total dans les collections publiques européennes et américaines se limiterait d'ailleurs à une dizaine de pièces [2]. Certains en arrivent même « à ne plus lui attribuer avec certitude que la fabrication de la grotte des Tuileries » [3].

1. Marie-Madeleine Fragonard, « Les meubles de Palissy : biographie d'artiste, légende et mythes », in *Actes du Colloque Bernard Palissy (1510-1590), l'écrivain, le réformé, le céramiste,* Saintes, 1990, Cahiers d'Aubigné : Niort, 1992, p. 33.

2. Léonard N. Amico, « Les céramiques rustiques authentiques de Bernard Palissy », *Revue de l'art,* nº 78, 1987, pp. 61-69.

3. Dominique Poulain, « Bernard Palissy : sources du répertoire décoratif de l'atelier des Tuileries », dans *Actes du Colloque Bernard Palissy (1510-1590), l'écrivain, le réformé, le céramiste,* Saintes, 1990, Cahiers d'Aubigné : Niort, 1992, pp. 189-190.

Les historiens des sciences redécouvrent chez lui des intuitions scientifiques annonciatrices des idées modernes en agronomie, en hydrologie, en géologie, en minéralogie. Les érudits enfin célèbrent le talent de l'écrivain, l'originalité de ses conceptions philosophiques, la profondeur de son engagement dans la religion réformée. Et même si l'homme continue à surprendre par la multiplicité des facettes de son talent, tous constatent la grande unité qui existe dans sa démarche et dans sa vie. L'artisan, observateur attentif de la nature, annonce l'artiste. L'artiste choisit d'imiter cette nature qu'il admire tant. L'observant, l'étudiant, la copiant, il devient savant. Et pour faire partager son savoir, le savant se fait écrivain. L'écrivain enfin, croyant rédiger un cours d'histoire naturelle, compose un hymne à la nature et à son Créateur.

Si l'art est bien « la création-invention, au niveau du mécanisme de la pensée et de l'imagination, d'une idée originale à contenu esthétique traduisible en effets perceptibles par nos sens », alors Palissy est véritablement un artiste. Et en se démarquant du monde des artisans comme de celui des artistes officiels, en créant une œuvre de céramiste et non pas seulement de décorateur de faïences, en proposant d'audacieuses innovations plastiques, cet artiste est bien l'auteur au XVI^e^ siècle d'une révolution esthétique.

Extrait de la publication

I

UN PEINTRE-VITRIER VENU D'AGEN

(1510-1536)

L'homme de grande taille, maigre, un peu voûté, qui se dirige vers les remparts de la ville de Saintes par une journée d'automne 1536, s'appelle Bernard Palissy. Il a vingt-six ans. Un vaste front déjà dégarni, avec une petite mèche de cheveux noirs, de gros sourcils broussailleux, un long nez fin et busqué, surmontent un visage allongé. Les yeux sont noirs, le regard timide, craintif, méfiant ; une profonde ride des deux côtés de la bouche encadre des lèvres minces qui se perdent dans la moustache et la barbe. Seul est visible le menton aigu, très marqué, creusé d'une profonde fossette. L'expression du visage est sérieuse, austère, comme méditative. Modestement vêtu, portant un maigre bagage, il marche à grandes enjambées, franchissant le pont de bois qui enjambe la Charente sans un regard pour les barques de pêcheurs qui descendent le fleuve.

À l'entrée de la ville, levant la tête un instant, il examine l'arc de triomphe élevé par Agrippa à la gloire de Germanicus, puis se hâte en direction de la capitale de la Saintonge, aujourd'hui modeste sous-préfecture de la Charente-Maritime. Proche de l'océan, un peu au sud de Rochefort et de La

Extrait de la publication

Rochelle, Saintes a connu un passé plus glorieux. Créée par le peuple des Santons, conquise par Jules César, elle s'est romanisée rapidement. En 20 avant Jésus-Christ, Agrippa l'a dotée d'un nom, *Mediolanum Santonum*, d'un arc de triomphe, d'arènes, d'un viaduc, de thermes. Sa situation sur l'axe principal du *decumanus*, le réseau routier qui, d'Est en Ouest, reliait Lyon à Bordeaux, lui a d'abord assuré dynamisme économique et richesse. Puis, au IIIe siècle, elle a perdu sa prépondérance au profit de Bordeaux et s'est enfermée à l'intérieur de ses remparts. Longtemps intégrée à la grande principauté féodale d'Aquitaine et d'Anjou, elle a été soumise aux luttes incessantes entre Plantagenêts et Capétiens jusqu'à la fin de la guerre de Cent Ans. Définitivement française en 1404, elle a retrouvé le calme ; un pouvoir municipal et une administration se sont mis en place, tandis que reprenaient de grands chantiers. Des fortunes se sont formées, fondées sur la tuilerie et la poterie. Dans le village voisin de La Chapelle-des-Pots, un important groupement de potiers a même acquis une certaine renommée. L'activité économique renaissante a attiré des artisans à la recherche de travail. Et c'est la première raison de la présence à Saintes de Bernard Palissy.

Le curé de la cathédrale Saint-Pierre l'accueille avec plaisir ; il n'est pas si facile de trouver un bon *peintre-vitrier* – nous dirions aujourd'hui un *peintre-verrier* – capable de restaurer des vitraux. Sérieux, modeste, précis dans ses réponses, celui-là semble connaître son métier. Il dit savoir aussi bien réparer les parties peintes que remplacer les verres brisés. Et quand le curé lui montre les verres dont la face externe est rongée par les intempéries, il ne dit pas, comme ses confrères ignorants : « C'est la lune qui les ronge ainsi. » Il sait bien que les pluies sont la seule cause de cette corrosion. Il n'a cependant pas approché les maîtres de la peinture sur verre – les Romain Buron, Engrand Le Prince ou Arnoult de Nimègue – qui, sous l'influence italienne, font évoluer cet art de lumière. Ceux-là inventent des tons nouveaux de bleu, de gris, de vert, de violet, découvrent la perspective, donnent toute sa splendeur à leur art. Palissy, lui, n'a jamais créé de vitrail ni même dessiné une *maquette*, l'esquisse en couleurs

au 1/10e qui donne le détail des personnages et du décor, la répartition des pièces de verre de couleur et l'indication des plombs qui maintiendront l'ensemble. Il a parfois découpé au fer rouge les pièces de verre de couleur qui, disposées sur le *carton* à la grandeur d'exécution, sont ensuite serties de plomb. Son emploi habituel est de peindre à la *grisaille* les visages, les mains, les pieds des personnages, les plis de leurs vêtements, les draperies, parfois aussi des motifs décoratifs, des objets, des livres, de petits animaux, des oiseaux, des insectes.

Il fabrique lui-même cette *grisaille*, peinture de couleur noire ou brune, selon la recette formulée au XIIe siècle par le moine Théophile : « Prenons du cuivre fin et battu, et brûlons-le jusqu'à ce qu'il soit réduit en poussière. Broyons des fragments de verre vert et de verre bleu séparément ; mélangeons ensemble 1/3 de poudre de cuivre, 1/3 de verre vert broyé et 1/3 de verre bleu broyé, avec du vin ou de l'urine. » Il délaye ensuite ce mélange dans l'eau, le vinaigre ou l'essence de térébenthine, et l'enrichit de gomme arabique pour le rendre plus adhérent au verre. Il est alors prêt à peindre les motifs demandés avec un pinceau en poils de petit-gris ou de queue de martre. Il doit agir vite et surtout ne pas laisser sécher le fond, car les *remords* sont impossibles. S'il tente une nouvelle application de grisaille sur une partie commencée, l'essence de térébenthine efface le travail déjà fait. Ce n'est d'ailleurs pas la seule difficulté : « J'ai vu, dit-il, du temps que les vitriers avaient grande vogue, à cause qu'ils faisaient des figures sur les vitraux des temples, que ceux qui peignaient les dites figures n'eussent osé manger ni de l'ail ni des oignons, car, s'ils en eussent mangé, la peinture n'eût pas tenu sur le verre. J'en ai connu un, nommé Jean de Connet, parce qu'il avait l'haleine *punaise* [puante], toute la peinture qu'il faisait sur le verre ne pouvait tenir aucunement, combien qu'il fut savant en son art. »[1] Il dispose aussi d'autres couleurs, qu'il n'applique pas, comme la *grisaille*, sur la face

1. B. Palissy, *Des métaux et alchimie*, in *Œuvres,* par MM. Faujas de Saint-Fond et Gobet, Paris : chez Ruault, 1777, p. 340.

interne du verre mais sur sa face externe : le *jaune d'argent*, mélange de limaille d'argent et d'ocre rouge qui sert à peindre les chevelures, ou la *sanguine*, à base d'oxyde de fer argileux dilué dans l'essence de térébenthine, qui donne aux visages une si belle teinte chair. Quand il a fini de peindre, Palissy apporte les pièces de verre au four. Elles y sont recuites à de très hautes températures pendant quatre ou cinq heures, pour que la grisaille s'incorpore à la surface du verre ramolli par la chaleur. Et comme un refroidissement brutal peut les briser, il les laisse refroidir au moins vingt-quatre heures avant de les défourner. Elles sont enfin remontées sur le carton et serties au plomb.

Mais les occasions de participer à la création de nouveaux vitraux sont rares, car la plupart des églises en sont déjà pourvues. Les curés demandent plus souvent que l'on répare des vitraux brisés ou abîmés par le temps et les intempéries, ou rendus opaques par la poussière. Les nettoyer, les réparer, les restaurer, c'est que fait Palissy, allant de ville en ville dans le Sud-Ouest de la France et offrant ses services aux curés. C'est un travail difficile car il faut monter sur des échelles, construire des échafaudages pour accéder aux vitraux abîmés, les déposer sans les déformer car les plombs manquent de rigidité, et procéder aux réparations nécessaires. Mais c'est un travail assez bien payé : « Aussi ai-je entretenu longtemps la vitrerie, écrit-il, dans un de ses rares moments de confidence, jusques à ce que j'aie été assuré de pouvoir vivre de l'art de terre. »

Les Saintais de souche accueillent le nouveau venu avec circonspection, mais sans hostilité. Réservés et prudents, fins observateurs et souvent malicieux, ils ont le caractère qui convient à un pays au climat tempéré, adouci par les vents d'Ouest venus de la mer. Le paysage vallonné, descendant en pentes molles vers l'océan Atlantique, est en harmonie avec le ciel, que les Romains, déjà, célébraient : « Là, le ciel est doux et clément, écrivait l'aimable poète Ausone, le sol, grâce aux pluies, bon et fertile, le printemps long, l'hiver attiédi dès le retour du soleil. Les fleuves y ont un courant bouillonnant qui, le long des collines plantées de vignes, imite le remous

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication